

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Amputation

André St-Germain

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Germain, A. (1967). Amputation. *Liberté*, 9(3), 54–58.

AMPUTATION

On posait la carrure de votre corps sur le bois peint
 de taches
 de points
 On déplaçait la sueur des autres corps sur le noyer teint
 de lunes vernies
 d'empreintes de doigts glacés
 On hachait
 par méprise du mépris
 vos mots
 Vous n'aviez pas la bouche des sons
 du gosier aux lèvres
 point d'accentuation
 On dépeignait
 pour raison d'atonalité
 la tessiture de votre voix
 des mots aux sons
 point d'attente
 Nous revendiquons pour
 nos mots
 leurs sons homogènes
 les éthéromanes ont râpé leurs fosses nasales
 Nous rapatrons à
 nos artisans
 leurs pierres ollaires
 les faussaires ont homologué leurs glandes salivaires
 Nous devons épeler nos noms
 au rythme de nos souffles
 les scander
 je ne suis pas responsable de ces étouffements
 de ces parcelles d'idées
 je lacère ma langue et tord
 mes muscles pour dire ou
 vociférer
 happer ma hantise de marquer
 de classer

fronder mes peurs *l'objet*
 d'oublier
 d'exister
 Et nous aimions
 ranger les objets
 pour capter
 la pose des miroirs
 galvaniser les nerfs
 pour pétrifier
 le tempo des doigts
 sans parole
 de gestes
 de piliers bétonnés dans de monolithes puissances
 pour vivre
 à la verticale
 pour savoir
 pour savoir
 le pourquoi
 des trèves vitales
 comme si nous pouvions
 accorder à
 nos pieds
 un peu de vie ou de mort
 avec l'espoir de découvrir
 Le Secret
 Devant le va des dos en accordailles
 avec les rondeurs des arbres
 Derrière le vient des hanches en épousailles
 avec les invitations du sel
 la hantise des pieds
 posés droits
 déchirée d'acide charnel
 en démente de danse
 la pose des yeux
 fixés vides
 membrannée d'éclairs solaires
 en tavelure de peau
 Et nous aimions
 déplacer la nuit
 d'un coup sec

du doigt sur la peau
 dévêtir le jour
 d'une parole lente
 des lèvres sous l'oreille
 sans cri
 d'impatience
 de refus cicatrisés dans de vieillottes idées
 pour connaître
 en toute franchise
 pour peindre
 à coups de spatule
 le comment
 de l'ossature humaine
 car nous croyons
 allouer à
 notre temps
 l'amplitude d'une réussite ou d'un échec
 et l'envie d'éventrer
 Les Façades
 Pour ne pas croire à notre solitude
 longtemps
 nous rêvions
 d'imaginer des signes de plénitude
 toujours
 nous avons cru
 devoir accentuer la giration des idées
 Pour ne pas fausser nos illusions
 peu à peu
 nous pensions
 pouvoir combler les espaces de croix
 mais
 nous avons vu
 s'écrouler les périboles de nos temples
 les travestis se sont superposés à nos traits
 — des yeux à double reflet
 des mains gantées ou nues —
 les raies se sont figées sur les statues
 Nous sommes
 lentement
 désagrégés
 dans la bouche des enfants

caviardées les courbatures
 de nos gestes
 rhabillées les feuillures
 de nos membres

Ils sourdent de
 notre vassitude de chair

Ils adhèrent à
 notre mesure d'habitude
 Nous devrions
 redébuter notre naissance
 les défilés des ombres
 Nous saurions
 renaître notre vie
 les métamorphoses des cris

Et nous aimions
 enchevêtrer nos survies
 d'essais stellaires
 d'un pas vers l'avant
 ensorceler nos remords
 d'hypnoses délirantes
 d'un signe vers l'ici

pour claquer les portes
 ouvrir et refermer
 à volonté
 nos pouvoirs de début ou de fin
 donner et recevoir
 sans crainte
 nos amours permises ou défendues

Nous avouons
 suppléer à
 notre faiblesse
 les prémices d'un rythme hâtif
 la hachure dans notre lignage
 d'une entaille
 Et cette drogue de mots
 des dagues contre nous pointées
 nous les enfoncerions
 habilement
 dans la gorge
 de nos mères
 vasques fêlées par la veinure

de nos doigts
 de piécettes distordues sur les meubles
 Nous sommes de plâtre
 et notre blessure est
 moulure
 nous avons feint une bataille
 et
 nous échouons
 disloqués
 sur un échiquier
 Ici nous avons élevé des trônes
 à nos dieux pour nous rappeler
 leurs existences pour nous financer
 leurs morts
 Ici nous avons dompté les brûlures
 de nos peaux pour nous éteindre
 leurs feux pour nous éteindre
 leurs caresses
 les doigts sont du côté des croix
 les branches se retirent des arbres
 le froid déjà s'empêtre dans l'herbe
 nos maux de tête des relents de nausée
 cette hargne
 en nous
 des mots conservateurs des formes
 du déjà-dit
 Nous aurions tant voulu
 épeler nos noms en écho
 souvenir nos exploits en temps
 Mais notre sang plastronné d'autrefois
 plâtre les lendemains
 nos spasmes mêmes
 ont des odeurs de saleté
 Et nous avons honte
 de pouvoir nous aimer